

→
Vue
d'exposition,
museo Civico
Diocesano di
Santa Maria dei
Servi, Città della
Pieve, 2012.

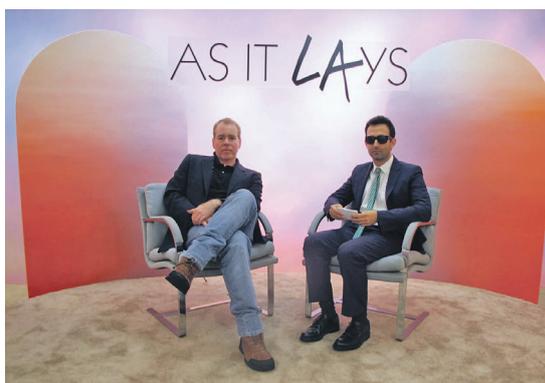
→
As it Lays,
2012 (still).
Courtesy Alex
Israel et galerie
Almine Rech,
Paris, Bruxelles.

FIAC
star



alex israel

et ses lunettes de soleil



Dresseur de décor pour péplums hollywoodiens de série B, interviewer inconscient des célébrités et fondateur d'une ligne d'accessoires de mode, Alex Israel prend le rêve californien par les cornes.

Peres Projects, Berlin, 1.Fo8.
Almine Rech, Paris, Bruxelles, o.B32.
Reena Spaulings Fine Art, New York, 1.G04.

Vu d'outre-Atlantique, Los Angeles n'est pas une terre d'histoire aussi fertile que New York, sa consœur de la côte est, mais plutôt celle d'histoires multiples, inépuisable réservoir du cinéma et de la littérature US. Pays d'une éternelle jeunesse, réelle ou fantasmée, assumée et botoxée, avec Hollywood en point de mire, la mégapole californienne semble plus propice à être décrite comme un paysage que comme une fresque. Alex Israel, fraîchement trentenaire mais déjà relativement célèbre, rend hommage à l'histoire récente de L.A. en tirant le portrait des personnages qui la peuplent. Après avoir mis en scène une brochette de stéréotypes locaux dans une websérie sans paroles (*Rough Winds*), des désenchantés de la classe des privilégiés (sourire Ultra Brite, blondeur de surfeur, jardinier mexicain voyeur en prime), il vient de relancer ce principe sériel avec *As it Lays*.

Dans ce talk show quelque peu parodique qui n'est pas sans évoquer les *Screen Tests* warholiens, aucune émotion ne transparaît chez l'animateur et dans ces questions tordues : « En ce qui concerne le beurre de cacahuètes, vous le préférez lisse ou croquant ? » ;

« quand vous vous perdez sur la route, est-ce que vous vous arrêtez pour demander votre chemin ou est-ce que vous essayez de vous en sortir par vous-même ? »

Les célébrités qui ont accepté le jeu, parfois légèrement passées de mode, nous offrent alors de grands moments d'émotion ou de franche rigolade : Marilyn Manson n'a pas de boisson préférée dans un bar puisqu'il y apporte son propre alcool et Larry Flynt rêve en matière de superpouvoir d'être dictateur pendant quelques jours.

Et puis c'est le générique au saxo délicieusement eighties, à la *Careless Whisper* de Wham!, qui nous entraîne très loin dans notre prime jeunesse. S'inspirant de tout ce qui peut constituer « l'inconscient collectif de Los Angeles, des romans de Bret Easton Ellis à la série TV 90210, de Newport Beach à la télé-réalité de The Hills », Alex Israel explore la vacuité existentielle dans son studio de télévision improvisé.

For sale and not for sale

Dans ses nouvelles installations, présentées chez Peres Projects, à Berlin, et en ce moment à la galerie Almine Rech, à Paris, ce sont les fauteuils de réalisateurs, caméras, portant à costumes vides ou des objets comme une guitare, une selle de cuir et une ancre qui tiennent le devant de la scène. Un pur mélange des genres où l'on passe de l'Égypte antique à l'Antiquité grecque version artificielle, d'Adam et

Eve à un bissexuel géant et duchampien. Mis en scène sur des socles blancs, devant des panneaux embrasés de couleurs, ces accessoires sans histoire, plus habitués à faire partie d'un décor qu'aux spots des studios, se transforment en sculptures... temporaires, comme cette tête de Minerve aux yeux évidés, copie destinée à l'industrie du cinéma dont Israel s'est emparé pour quelques semaines. Car une fois l'exposition terminée, tout ce petit monde retourne tranquillement à sa vie de second plan. Ces œuvres ne sont donc pas à vendre, assurant le show comme des acteurs, le temps de la performance.

Non, Israel n'est pas un fervent anticapitaliste façon Occupy Wall Street. Quand il ne montre pas ses œuvres invendables, un autre type de production prend le relais. En l'occurrence, la marque de lunettes de soleil qu'il a créée (Freewey Eyewear), dont chaque modèle reprend le nom d'une autoroute de L.A. Tous les personnages de ses films en portent, comme lui, lorsqu'il joue l'interviewer pervers dans *As it Lays*. « Pour moi, les lunettes de soleil sont le symbole de la Californie du Sud : ce sont des objets qui changent notre manière de voir les choses, ce qui est une manière intéressante d'envisager l'art », explique-t-il. Accessoire cinématographique de choix, elles sont aussi l'écran noir de protection par excellence, pour tenter de passer incognito, avec lequel l'Américain, artiste et entrepreneur, sait jongler à merveille.

Aude Launay